

Jeu de massacre

Qui n'a jamais rêvé de disposer de pouvoirs surnaturels, qui n'a jamais rêvé de se prendre pour Dieu, ou plus prosaïquement d'imposer sa vision du monde ?

Pas vous ?

Moi, je l'ai imaginé mille fois. Avec une mauvaise foi inouïe et jubilatoire, je refaisais mon monde, tout entier dévoué à ma cause et débarrassé des parasites qui l'encombrent, en l'occurrence ceux qui ne m'aimaient pas.

Me rendant ainsi la monnaie de ma pièce.

Parce qu'il faut bien l'avouer, la compassion et la pitié ne font pas partie de mes qualités premières. Je mentirais en disant que je vénère mon prochain, j'aurais plutôt tendance au mieux à le mépriser, voire à le haïr.

Pourquoi tant d'animosité, pourquoi en suis-je arrivé là ?

Car ce fut un long cheminement.

Je fus nourri à l'idéal hippie qui me fascina un temps, idéal symbolisé par les incantations naïves du « Peace and Love », puis vite écoeuré par l'hypocrisie et la démagogie consensuelle qui rythma ma vie professionnelle, sans parler du désenchantement des années fric et frime.

J'ai même laissé en route mes derniers scrupules.

Je ne crois plus en Dieu, ni aux hommes.

J'en ai fini avec les femmes.

Et je lave mon linge sale seul. Pas en famille ...

Evidemment seul.

On ne partage pas l'indifférence et le dégoût. On le provoque en retour.

Je suis désormais au ban de mes amis, de mes vagues connaissances professionnelles, de ce qu'il me reste de parents, de frères ou de sœurs légitimes, de cousins exotiques, d'oncles improbables.

Trop entier, trop cynique, trop lucide.

Ma vision d'un monde sans compromis, sans hypocrites, sans crétins ni militaires – mes détracteurs ont tout de même raison sur un point, je me répète – d'un monde amputé de ce qui m'irrite à longueur de journée est certes effrayante.

Mais salubre à mon psychisme.

J'ai fait part de mes convictions, ou du moins j'ai essayé, parfois en frisant l'émeute.

Réduire la Corse, pays montagneux et au climat paradisiaque à un zoo pour espèces protégées en éliminant ce qui est l'essence même du problème corse : les corses ...

Créer des centres canins fermés où les vieux couples, les handicapés du cœur et les adeptes du bouledogue ou du fox-terrier pourraient sniffer du chien des heures durant, le commun des mortels n'étant plus contrarié par la vision d'une queue frétilante dans des rues désertées par les aboiements et les déjections.

Remettre les agriculteurs sur le marché, en supprimant les subventions, arrêter les importations de cigare, je vous avais dit que j'étais de mauvaise foi, sinon où serait le plaisir ?

Le catalogue de mes obsessions est fastidieux et utopique, je le sais.

Mais ô combien jouissif !

Jusqu'à ce matin.

Déjà, en m'observant dans le miroir, je m'étais senti quasi indestructible, animé d'une force nouvelle.

Puis je notai que c'est ce que je pensais chaque matinée en me rasant. L'effet de mon indéfectible optimisme ? de la confiance en moi inébranlable qui m'animait ? du bol de céréales vitaminées ?

De la satisfaction que procure une halte prolongée aux toilettes, seul avec moi-même ?

Je ne sais, mais je sortis habité d'une folle envie de redistribuer les cartes, de remplacer enfin le pitoyable vieillard qui, là haut, atteint d'Alzheimer, regardait sans broncher des pantins ridicules s'agiter en tout sens, marionnettes orphelines, vicelardes et cruelles abandonnées par leur géniteur.

Et ce fut, ironie de la pensée, à une bretelle d'autoroute que mon destin bascula.

Personnage symbolique de mes répulsions envers la gent humaine en général et la bêtise en particulier, un routier goguenard me brûla la politesse, sûr de sa force et du poids de sa remorque.

Jurons, klaxons, appels de phare, l'arsenal quotidien, répétitif et dérisoire de l'automobiliste en butte à ces nouveaux Maciste du vingtième siècle.

Une caricature de la stupidité brutale.

Le chaînon de trop dans l'espèce humaine.

Celui-ci me narguait de sa cabine climatisée.

Je fis le geste habituel, ma désintégration virtuelle du bout des doigts à la manière d'un pistolet laser Jedi.

Et le tracteur, la remorque, les pneus, la cargaison, l'odieux personnage et tout ce qu'il représentait disparurent ...

Je faillis lâcher le volant de stupeur, freinai comme un malade et provoquai un concert de klaxons derrière moi !

Le camion s'était tout bonnement volatilisé ...

Je me frottai les yeux, convaincu que la fatigue oculaire me jouait des tours. Je continuai ma route lentement, sous le choc, m'interrogeant sur cette perte soudaine de mes facultés visuelles qui n'augurait rien de bon pour les années à venir. En chacun de nous sommeille un hypocondriaque chronique. Essentiellement masculin d'ailleurs.

Puis je regardai ma main avec anxiété. Ce geste anodin que j'avais fait des centaines de fois avait déclenché ce que je prenais pour une hallucination. Je n'osai même l'esquisser.

Je n'avais encore pris conscience de ce qui venait d'arriver. Je crus à un mirage, pire aux prémices d'une maladie qui me condamnait irrémédiablement à la folie, au mieux à une sénilité précoce.

Je finis mon trajet dans une sorte de brouillard comateux, sans me souvenir par où je passai, ni comment.

Je n'étais absolument pas préparé à ce qui m'arriva ensuite.

Sauf à l'accueil de mon chef de service, comme d'habitude, glacial, hautain, méprisant. Il avait collectionné les diplômes, les premières places, les primes et les rancoeurs à son égard.

Personne ne l'aimait. Personne ne l'imaginait autrement que réduit en charpie sous les roues d'un autobus ou assassiné sauvagement par des mercenaires à la solde de l'Armée de Libération des Secrétaires Pleines de Bonne Volonté.

Il faisait l'unanimité. Contre lui.

Quand je le croisai, le fiel irradiait dans mes veines immédiatement, comme chaque fois que le destin le plaçait sur ma route. Il était suivi comme son ombre par la nouvelle assistante bilingue qui assurait son quotidien. Je me retournai en souriant à l'infortunée souffrir douleur et fis mine, pour la deuxième fois de la journée, de le désintégrer de mon doigt vengeur et salvateur.

Le couloir s'éclaira d'un coup, privé de l'ombre gênante du tyran cravaté. Il avait disparu !

Je sentis mes jambes flageoler, mon cœur quasi s'arrêter et je m'appuyai tremblant contre la cloison la plus proche.

Je fermai les yeux, croyant à nouveau à une défaillance, puis me forçai à regarder encore. La jeune assistante marchait seule, comme si rien ne s'était passé, le déhanchement de ses fesses me rappelant à chaque pas que je n'avais pas complètement perdu la vue.

Je faillis m'asseoir par terre, terrorisé par ce phénomène auquel je ne comprenais rien, qui me faisait perdre la raison. Je ne parvenais plus à réfléchir, à échafauder un seul raisonnement plausible.

Je n'avais tout de même pas ce pouvoir !

Je rêvais, je délirais !

Il y avait forcément une explication rationnelle.

J'avisai alors une poubelle hideuse en forme d'animal hilare qui semblait me dévisager, vaguement railleuse. Je sus qu'elle serait ma prochaine victime.

Je jetai un œil à droite, à gauche, personne, je visai rapidement et la poubelle s'effaça de mon champ de vision !

Oui, j'avais ce pouvoir ...

Je fixai mon doigt, l'examinai sous toutes les coutures, le touchai avec circonspection, et dus me rendre à l'évidence : on ne m'avait pas greffé une arme futuriste sous la peau pendant mon sommeil.

Je cherchai en vain, à la place de la poubelle défunte, des traces de ce qu'elle avait été. Rien, pas de passé, plus de présent.

Elle s'était volatilisée, comme si elle n'avait jamais existé.

Bizarrement, je me sentis mieux, rassuré. Au moins, cette preuve tangible me délivrait de mes cauchemars névrotiques.

Je résolus d'en avoir le cœur net. Et de choisir ma cible.

Après tout, cette miraculeuse faculté pouvait disparaître aussi vite qu'elle m'était apparue.

Je fonçai dans mon bureau, pris mon téléphone et convoquai derechef Francine. Cette vipère représentait la quintessence de la vieille fille méchante, sournoise et mielleuse qui martyrise dans tous les coins de France et de Navarre les cadres qui ont le malheur de les avoir comme subalternes.

Elle arriva, drapée dans sa mauvaise foi et une étole de soie beige, cachant le moindre centimètre de peau laiteuse, persuadée que la gent masculine en voulait à sa virginité. Je ne pris même pas la peine de la faire asseoir.

Je la désintègrerais debout.

Mais je ne pouvais pas faire ce geste en la fixant dans les yeux, d'autant plus que j'aurais l'air particulièrement ridicule si je venais à échouer. Je ne pouvais décemment lui demander de fermer les yeux, elle aurait crié immédiatement au viol.

Je commençai donc à lui parler d'un sujet on ne peut plus sérieux, tout en marchant dans le bureau et en m'arrangeant pour passer derrière elle, sans cesser de jaser. Je savourai pour la première fois l'instant où je décidai de le faire, tendis le bras à l'horizontale dans son dos, et basculai le doigt en murmurant des paroles obscènes.

Francine disparut à jamais de mon bureau ...

Je criai de joie intérieurement !

Quel bonheur !

Se débarrasser ainsi de la plus formidable peste que cette ville avait enfantée me procura un plaisir indicible.

Je me sentis dans la peau d'un justicier qui soulage ses concitoyens d'une des plaies les plus pénibles de l'existence : la garce professionnelle.

Mon pouvoir était immense, je me mis à fantasmer sur tout ce que je pourrais enfin venger comme injustice. Occire les tyrans, anéantir les groupes de fanatiques, supprimer des corporations entières, effacer quelques maris jaloux ...

Je me préparais des lendemains qui chantent.

Et des ennemis qui déchantent.

Je décidai de m'octroyer du bon temps, après tout, je venais de réaliser ma BA et l'entreprise s'en trouvait considérablement soulagée. Je quittai mon bureau, le siège de ma société et déambulai dans les rues sans but précis.

Une seule chose restait mystérieuse. Les gens ou les objets que je faisais disparaître ne semblaient pas interférer dans la vie des personnes autour de nous. Personne ne les remarquait, ne s'apercevait de leur absence soudaine et définitive.

J'étais perdu dans mes pensées quand je fus bousculé. Je trébuchai, me rétablis, me retournai pour me trouver nez à nez avec une brute épaisse, les muscles moulés dans un marcel couleur sale. Tout ce que j'abhorrais chez un homme physiquement se trouvait à vingt centimètres de moi. Une moustache noire fournie, des pommettes rouges et couperosées, un nez proéminent, un front bas, des yeux glauques, un rictus récupéré à la préhistoire.

Le tout reposant sur un cou de taureau, un torse épais et musculeux et des jambes ridiculement courtes.

Dieu doit s'accorder des siestes un peu longues.

Avant qu'il n'ait pu me souffler son haleine certainement fétide en éructant quelques injures, je fus plus prompt et l'éparpillai aux quatre coins de la galaxie.

Je constatai que la foule s'écoulait sans états d'âme, me dépassant, me croisant sans le moindre regard. J'eus la confirmation que mon action n'entraînait pas dans le champ de vision du commun des mortels.

Je me plaçais au dessus de la mêlée. Inaccessible.

Je levai les yeux, me sentant à nouveau indestructible, quand je croisai le regard d'un galonné de la Grande Muette.

Je compris à ce moment là que la tâche serait rude.

Certes, je détenais un pouvoir quasi surnaturel, mais j'eus la sensation désagréable de n'être qu'un pauvre petit bras vengeur perdu au milieu d'une forêt de gêneurs, d'indésirables, d'empêcheurs de tourner en rond.

Comment éradiquer tout ce qui m'horripilait, tout ce qui ne provoquait en moi que haine et dégoût, sans posséder en plus le don d'ubiquité ?

De dépit, je fis disparaître le militaire sans daigner lui jeter un regard.

Ma conviction s'en trouva renforcée, il fallait faire vite et sans états d'âme.

Je décimai une douzaine de personnes, tous de sexe masculin, pendant le reste de mon après-midi. Je m'interrogeai.

Les hommes ne seraient-ils odieux qu'en public ?

Et les femmes uniquement lorsqu'on a le malheur de les connaître ?

Je dormis très mal cette nuit là.

Mais le lendemain matin, j'étais à nouveau empli d'une détermination sans faille, ma résolution était prise.

Et je l'appliquai avec enthousiasme pendant les jours qui suivirent.

Eradication systématique des animaux nuisibles ... chiens, chats, insectes volants. Evaporation des lobbyings, des groupes de pression, des syndicats, des partis politiques, de tout ce qui, sous couvert de démagogie, utilisait la crédulité humaine aux fins d'un corporatisme égoïste et profondément injuste.

Ce ne fut pas facile. J'écumai les meetings, les colloques, les points presse, les assemblées générales ... je poursuivis mon but, sans relâche, conscient de l'importance de ma mission, de mon sacerdoce.

Les semaines s'écoulèrent, la France se vidait, non pas de ses forces vives, mais de ses individus les plus indésirables. Je passai ensuite des jours et des jours à réaliser des coupes sombres dans le milieu de la petite délinquance, des squats et des marginaux de tous poils, dans les franges extrémistes.

La vie me paraissait-elle plus belle, le monde plus civilisé, je n'aurais su le dire. La rue était-elle plus sûre, l'air plus pur, le quotidien de la vieille dame de soixante quinze ans faisant ses courses dans son quartier plus tranquille ?

Je ne pouvais l'affirmer.

Mon épuration salutaire, du moins à mes yeux, il y a longtemps que j'avais perdu toute envie de faire l'unanimité, mon épuration donc ne suscitait aucun remous, aucune réaction, puisqu'elle passait inaperçue. J'en étais le premier surpris, je pensais, peut-être naïvement, que la presse, la télévision allait s'emparer de cette affaire, se gargariser de ces disparitions, de cet assainissement du monde plus guère civilisé dans lequel nous vivions.

Devant cette indifférence coupable, je multipliai mes coups d'éclat, anéantis des professions entières : notaires, routiers, agriculteurs, huissiers, militaires ... je rayai de la carte les fonctionnaires et les commerciaux de tous bords. J'épargnai chaque fois les jolies femmes, les candides et les naïfs, les honnêtes gens et ceux qui m'inspiraient pitié ou indulgence.

Il n'empêche qu'en quelques mois, la population française se trouva réduite de façon drastique !

Mais la terre tournait comme avant, ni mieux, ni pire. J'avais espéré un regain d'enthousiasme, une bouffée d'oxygène, une embellie ... mais mes concitoyens n'arboraient pas chaque matin une mine plus réjouie. C'est vrai, on notait ça et là une diminution notable de la criminalité, de l'irrespect, de l'incivilité, des rixes et bagarres en tout genre.

Pas de quoi révolutionner notre pays.

Seul l'immobilier était en chute libre, les logements vacants se multipliaient.

Je trouvai le résultat désolant et j'en fus dépité. Au point de ressentir une sournoise colère à n'être pas plus récompensé de mes efforts.

Pour ma part, je me sentais moins stressé, je vitupérais moins souvent, pour ainsi dire quasiment plus, je ne m'énervais pas périodiquement après les mêmes désagréments, je contemplais désormais la masse de mes semblables avec un œil presque complice, que je qualifierais d'attendri.

Pourquoi ce qui me semblait si bénéfique ne paraissait pas engendrer la même réaction enchantée chez mes compatriotes ?

Je compris que mes partis pris n'étaient pas partagés.

Je fus décontenancé. Certes, j'avais depuis longtemps pris l'habitude de cette incompréhension, mais pour une fois que j'étais prévenant vis-à-vis d'autrui, pour une fois que je me préoccupais du sort de mes voisins, j'étais aussi ignoré qu'auparavant.

Personne n'avait besoin de moi. Même pour améliorer son bonheur.

N'étais-je donc pas capable de faire le bien autour de moi ?

Je songeai avec amertume que mes pérégrinations diurnes et nocturnes se soldaient par un fiasco.

Je fus pris soudain d'un vertige. La faute à la fatigue accumulée, à la déception éprouvée, au relâchement brutal après des semaines d'obstination ?

Je me sentis défaillir, mes jambes flageoler, ma tête tourner.

Je cherchai en vain à me retenir à un objet quelconque, à agripper un passant de fortune, mais la chute fut inéluctable.

.....

Et je me réveille en ce moment, des douleurs irradiant tout mon corps ... je sens confusément que j'ai mal, je ne saurais dire où ... tout est confus, j'entends des bribes de voix autour de moi

- non, mais vous avez vu, ce salaud !
- ils se croient vraiment tout permis, ces routiers !
- enfin, il s'en tire pas trop mal
- tiens il revient à lui

- Monsieur ... hé Monsieur

J'ouvre péniblement les yeux. Je vois une foule de visages penchés sur moi. Je fais un effort pour bouger, mais la douleur me rappelle à son bon souvenir.

Je tente de comprendre, d'analyser ce qui m'arrive, où je suis, qui sont ces gens.

- Ca va mieux, Monsieur ?
- Allez y doucement, n'essayez pas de vous lever tout de suite
- Vous vous souvenez de ce qui s'est passé ?

J'essaye de bredouiller quelque chose, mais je n'y parviens pas.

- Le camionneur ... non, vous ne vous rappelez pas ?
- Il a voulu vous frapper parce que vous l'aviez klaxonné !
- Heureusement qu'on était là !
- Plus de peur que de mal ! enfin, sauf votre doigt ... pincé dans la portière ...

Je comprends d'un coup d'où vient la douleur. Je regarde mon doigt.

Il est rouge et violacé sur une bonne longueur, enflé également.

Comme un doigt vengeur dressé pour me venger de mes illusions perdues.